

Presses Sorbonne Nouvelle
8 rue de la Sorbonne - 75005 Paris
Tel : 00 33 (0)1 40 46 48 02 - Fax : 00 33 (0)1 40 46 48 04
Courriel : psn@univ-paris3.fr
<http://psn.univ-paris3.fr>

Mise en pages : Nicole Valentin

Droits de reproduction réservés pour tous pays
© Presses Sorbonne Nouvelle, 2017
ISBN 978-2-87854-706-1

Mireille Calle-Gruber et Sarah-Anaïs Crevier Goulet (éds)

ÉCRITURES MIGRANTES DU GENRE (II) **LANGUES, ARTS, INTER-SECTIONNALITÉS GÉNÉRIQUES**



Nom à la mer

Safaa Fathy

« Et il m'a dit : où tu as mis mon nom, là je mettrai le tien. »
(Al Niffari, *Le livre des stations*)

Je ne suspendrai pas mon ombre sur une corde à linge
mais la jetterai au détour du chemin et
Je te rencontrerai
alors que tu me quittes pour elle
Tu me dépasseras fatalement
Quant à moi, je m'amuserai :
avec les lettres de mon nom qui m'ont échappé un matin et se sont éparpillées.

Dans la maison du bateleur, dans son coffre ou dans son théâtre,
dans son jeu, dans sa magie,
et dans mon enfance que je pousse à ruser
non parce qu'elle est un vol d'oiseaux que je mène à leur nid la nuit
mais aussi une promesse qui m'a quittée suivant cette même ombre,
mon ombre avalant le sommeil.

Lorsque la mare au-dessus du ravin se mit à frémir
après qu'un poisson d'argent se fut insinué en elle jusqu'au fond de son ventre
ce poisson luisant qui me glisse toujours entre les doigts
quand je cherche les phrases alignées comme des briques entre les deux limites
afin d'en faire ma maison
ou ma chambre
ou mon lit
Là, là où je n'ai pas de pays, dans le non de la terre à la terre, dans le non de la
patrie à mes pères

là où ce nom avoisine ce que ma mère a planté
et sa langue est une pousse dans le carré de boue de mon enfance,
La langue qu'elle a mise dans ma bouche et qui m'est devenue une mère

à la place de la Mère langue.

Au bord du sillon, sur sa ligne je m'arrête
et tu me tires par une corde vers la trace, vers le drap bleu
et de même que tu hurles dans la mienne une langue quelconque,
Je murmurerai à ton oreille en des langues ultimes
Je t'envahirai de bien des choses
et je deviendrai de la paille dans mon ventre

car ils ont égorgé le benjamin
car ils ont mis à sa place une effigie de paille
car ils se plaisent à louvoyer sur mon corps
afin que le lait perle de l'illusion de la mère

Lorsque la peau du fils a caché l'absence,
et la mère à la mère continue
de dire sa langue avec le lait
qui coule au-dessus de l'ombre
dans l'illusion de la mère
lorsque le sacrifice était l'acte tranchant
lorsque la vérité a pleuré
parce que je suis l'illusion même au cœur du diamant
lorsque tu me verras
dans ta vision, dans ton œil, dans le matin de vif-argent
lorsque tu verras le vide que j'ai laissé,
moi,
dans le corps de la nuit
après que tu me sois devenu une mère
dont le sein déborde de lait :

Que ma langue ne l'atteigne pas

« Il m'a dit : Et celui qui m'a connu, il n'a pas de vie sinon dans ma
connaissance, et celui qui m'a vu n'a pas de force sinon dans ma vision ».
(Al Niffari)

.....

Je cherche les offrandes
Je cherche un visage qui a fondu sous la bruine du sanglot
Un visage drapé dans une chevelure aussi longue qu'un dattier
Je cherche un trésor enchanté gardé par une enfant volatilisée par une nuit
d'été
Et beaucoup de la nourriture des contes

Et ma fuite comme les rêves

Mais j'ai mangé la nourriture dont tu m'as nourrie et j'ai goûté la chose
et les deux choses, le poisson et l'eau, ton nom et le terrain vague, l'exil
et le grommèlement, l'obsession et ma hâte, le bouillonnement et la
brillance sous deux lunes et je joue le rôle de l'amante qui s'est enduit
le visage et les pieds d'huiles et l'orgueil s'enflamme près de la fontaine
blanche et tu as marché près de moi ta main gauche sur mon épaule
droite et j'ai disparu dans l'image, disparu dans tes yeux, je me suis
agrippée au mur blanc entre l'hier et l'aujourd'hui et je t'ai quitté parce
que je ne deviendrai pas ton unique, mais je suis les jumeaux solaires
alors voilà que je réside sur la terre et sur la poussière je demeure et dans
ton ombre je suis car à toi je suis et je ne serai pas ta fille ni ta petite-fille
je ne serai pas ta femme et je ne serai pas ta bien-aimée je ne serai pas
pour toi graines au vent et tu me seras le cœur des choses.

Mais toi et moi sommes le père aveugle de la légende et sa fille même
nous descendons la rue nous traversons la place en vue du non-lieu. Le
plateau noir.
« O serviteur, le cœur se rétracte, le cœur du cœur ne se retourne pas »
(Al Niffari)

Je suis captive de la bouteille où j'enferme la lettre que je ne finirai pas
d'écrire, elle m'accompagnera à la mer, j'y réside pour des milliers d'an-
nées. Et je verrai mon souffle se condenser sur la surface de la bouteille
et je serai fille de ma nuit et je jetterai mon corps sur mon corps sur le
siège sur ton épaule sur la lumière et tu seras toi ma compagne dans les
fers et je serai moi toujours entre les murs de verre et peut-être rassem-
blerai-je le souffle en un verset et cueillerai-je les lettres S qui surgissent
de toutes les oraisons, et en farcirai-je les morceaux d'orange, murmu-
rant à l'oreille de Jonas et à celle de Yunnan afin de devenir comme une
offrande, afin d'aller à ma mort dans le ventre de la baleine innocente
pour trois jours et j'ai prié Dieu à travers la colonne de lumière qui creuse
ma tête enchantée tandis que je gis au fond de l'abîme répétant ô Dieu
prends de moi ce souffle restitue-moi au néant dont vient ma forme et
les algues marines agrandissent leur image en moi et je porte le souffle
que je soufflerai dans les choses et le pied sur lequel je courrai vers la
boisson et le ventre qui fut créé de pitié pour revenir à la boue et le soleil
jumeau du feu et un instant j'ai été entourée de tous les fleuves, la Seine,
le Nil, le Loing, le Gange, le Maine, la Marne et l'image d'un fleuve des
épousailles infinies, lorsque j'ai porté l'épi vert, et la robe était éclatante
de blancheur et j'ai joué à la vierge Marie pourtant la bouteille était

toujours scellée sur ma soif, et ma lettre tue dans son ventre, ses mots coulent dans la vapeur du souffle que j'ai soufflé, le cou de la bouteille était son cou et mon cou porte ma tête comme une bouteille le bouchon surmonté d'un miroir, les vœux sont au nombre de trois et les pieds sont liés et les mains caressant tes cheveux et tes lèvres les bouteilles sont au nombre de deux, la beauté une autre fée qui vole derrière le cerf-volant, l'autre dort dans la grâce de ses chaînes et les deux sont toujours deux à la taille et deux dans l'étreinte et la miséricorde matricielle appartient au livre matriciant du Miséricordieux.

« Et il m'a dit les serviteurs sont au paradis et les libres sont en enfer »
(Al Niffari)

« Et il m'a dit si tu es à moi alors tu es par moi et si tu es par moi alors tu es à toi » (Al Niffari)

Je l'ai su aujourd'hui, tu as planté au creux de moi une graine, la graine de celle qui a verdi et dont la tête s'est élevée au dessus du tronc elle est devenue moi, celle que tu as soignée par la parole et la lettre, que tu as arrosée de phrases et cajolée d'expressions . Ainsi la plante a poussé agrandie des petites feuilles lui sont apparues, une unique branche puis sa promesse a cherché l'eau comme la racine de l'olivier dans les profondeurs, sa tête a cherché le soleil comme le tournesol sur la terre du jardin dans les matins d'été, j'ai eu deux yeux, deux fruits et un cœur comme une fleur de lotus à plusieurs pétales, une peau où courent les fourmis, couverte de champignons. Comme de la cire mes extrémités fondent au cœur du feu.

Le feu est le fœtus du soleil et sa fille qui en fut grosse dans la matrice de la nuit, c'est à lui que va le premier regard avant que demain ne devienne mon jour et avant qu'il ne devienne aujourd'hui qui la veille était hier et qui est devenu avec l'arbre vert comme une veillée, les oiseaux les voilà serrés dans le feu et leurs têtes sont des couronnes d'or.

« Et il m'a dit si tu vois le feu tombe dedans et ne t'enfuis pas car si tu tombes dedans il s'éteindra et si tu le fuis il te pourchassera il te brûlera ». (Al Niffari)

...la métaphore de l'œil, le cil s'abat sur les deux surfaces de la mer et le feu anime la terre, la belle a saigné du nectar de son extase et l'a rassemblé dans un calice d'or puis s'est endormie aux côtés de l'esprit dans les prairies sous les bois sauvages, le secret monte à ses nombreuses têtes depuis le creux de sa demeure. Près de son sang s'est assis le monstre qui

était et n'est plus alors qu'il est encore. Il s'est assis sur sept têtes et sur sept montagnes, les rois trônent sur les royaumes pour une heure et le lieu de la belle se jette dans le lieu du monstre car la belle est ma ville derrière ses murs je me dissipe.

« ...et si je te donne ce que tu désires fais-en une offrande au feu ».
(Al Niffari)

A la fenêtre de la Méditerranée

Je me suis apprêtée à me noyer au fond de moi comme si j'étais un poisson bleu
Je dormais dans le patio de la vieille maison
Et je courais un jour derrière des essaims de colombes rêveuses
Et lui dormait dans un monde lointain
J'aurais voulu avoir une maison
Comme un chez soi une maison neuve dont j'avais rêvé depuis le commencement
Et m'apparaître dans le miroir et ne pas savoir de qui je vois le visage
Et habiter le corps qui se penche dans ma vision
Comme des ruines encore debout
Et je me devancerais au plus vite jusqu'à ma fin et dire
Que je suis à présent dans l'après de ma vie
Je me penche
Et je suis tendue vers cette autre fille
Qui aurait pu être moi

« Il m'a fait me tenir dans le vêtement et il m'a dit tu es en toute chose comme l'odeur du vêtement dans le vêtement ». (Al Niffari)

« Et il m'a dit "comme si" ne sert pas l'analogie, c'est une vérité que tu ne connais qu'au moyen de l'analogie ». (Al Niffari)

Et elle marche comme le chagrin sur le chemin du feu
Dans une journée à laquelle il a manqué un soir
A la croisée des chemins, le labyrinthe
Des choses comme des membres disloqués, éparées
Je les réunis avec lui en un instant
Et la moisson ce sont des épis de S
Et le visage m'emporte, moi à l'essence du lieu, il était comme une figure abstraite
Et la chevelure surplombe la tête et la corde me tire du puits vers le bois sauvage
Un soleil dont le feu porte la nuit en gestation
Et nous sommes les éléments du jour et deux jumeaux

Les deux mains les ont abrités elles ont planté dans mon cœur un lys et une semi-patrie
 Sur mes épaules ont poussé deux jasmins et un verset
 De mon cou a éclos un champ de tournesols et une langue muette
 Dans mes reins j'ai vu les champs de corail
 Et les bancs de mollusques l'encre dans leur mer
 Buvant son texte
 Ma lettre
 Qui était prisonnière de la bouteille
 Elle te parviendra après moi à la plage et au sable les oiseaux du sable sautilleront sur elle avec des jambes à trois pieds, comme l'empreinte du spectre sur le sable de la cour lorsque j'étais une fillette volante, deux tresses et deux rubans de satin, je bondissais dans l'air et faisais la course avec la dent de gazelle qui s'envolait du soleil jusqu'à ma bouche verrouillée sur une nouvelle dent et d'autres qui s'apprêtaient à la quitter. Dans la terreur je dormais, l'effroi est devenu un joyau que j'ai mis dans une bouteille puis je me suis amoindrie, une toute petite statue de pierre collée à la grande jambe qui garde l'entrée de la porte des rêves.

« Et il m'a dit souviens-toi de moi comme l'enfant se souvient de moi, comme la femme se souvient de moi ». (Al Niffari)

Tu te tenais sur la mer de Platon un jour tu nageais dans les vagues bleues et la petite statue et le joyau et le souffle et moi étions dans la bouteille, la marée l'attirait et la repoussait hors de l'eau, du liquide, de l'écoulement, de la fonte, de la cire fondue, tu posais les pieds et ton rire sur le sable, tu fumais la passion et quand je t'entrevois de derrière la vitre alors tu me prenais sur ton épaule ou me portais allongée menue en ma petitesse sur tes bras croisés vers ton temple nous adorions le soleil tandis qu'au-dessus de nos têtes les astres accomplissent deux cycles, et les étoiles se glissaient vers la terre, alors nous portons à Dieu les étoiles égarées, debout devant le temple où nous adorons ce que nous avons adoré et notre adoration est une prière au Maître du Trône et nous prions pour la prière elle-même et pour le nom du ciel qui s'est dissous avec la blancheur dans l'eau. Comme si j'étais une offrande de l'eau qui prierait la mort.

Le visage sur lequel fut inscrit un nom que lui seul connaît, c'est un vêtement blanc et la vierge demeure dans sept églises et le roi des rois est un nourrisson naufragé qui sombre dans la phrase et le lait comme du sang que ma mère cuisait dans sa maison. Alors il apparaît à la deuxième naissance drapé d'un vêtement pur et céleste, le fleuve est une sœur qui a

deux seins et son cierge veille sur le second berceau et le ciel porté dans les noms n'est pas aussi beau que l'aleph et le ya, le premier et dernier entre eux advienne que pourra.

« O serviteur si tu me vois tu vois la fin de toute chose ». (Al Niffari)

C'est l'histoire du puits
 C'est la photo
 C'est l'histoire du puits et de la photo

Un jour lointain dans un village mémoire, ma mère et mon frère se sont tenus près de mon père et de la sœur qui était et qui NUNC n'est plus. Nous nous sommes tenus pour nous inscrire au tableau et imprimer l'instant de redressement sur une pellicule noire qui deviendrait une image blanche portant nos chevelures noires afin que l'image devienne pour nous la preuve tangible de nous. Nous porterions la preuve dans la poche de la chemise et nous la brandirions à la face du néant lorsqu'il nous demanderait de lui rendre son néant : à ce moment nous dégainerions la photo de la poche de la chemise et nous dirions NON. Ma sœur qui était et qui NUNC n'est plus est venue et la photo n'est pas née parce que le négatif est mort lui aussi dans le grand coffre aux images de l'univers. Nous, nous nous sommes redressés pour la photo près du grand puits souriant à notre passé et aux années puis une année est venue et une autre derrière elle est arrivée et l'oncle a dit, assis à la grande table où les assiettes étaient pleines de la viande du sacrifice pour la morte, que ma mère avait cuisiné le sang cuit devenu un nouveau lait parce que celle qui était et qui NUNC n'est plus s'était rendue à elle-même et à nous elle n'est plus revenue mais a été donnée en noce à l'ange là où Dieu réunit les fruits de toutes les matrices à sa table pour rassasier sa vue ; parce qu'il l'a vue, celle qui était et qui NUNC n'est plus, dans les mains d'un autre homme partant avec elle et la danse les faisait tourner vers un autre pays, au-delà du mur du temps. Alors nous avons tous su que l'image qui était et qui NUNC n'est plus l'unique photo d'elle et que son visage est parti à jamais, qu'il est parti à la lune, et que le puits continue de s'emplir d'eau et la photo est la photo, celle qui est imprimée sur le tissu, celle qui restera après qu'on a grimpé à l'échelle de bois vers le ciel et des puits sont venus et des puits s'en sont allés et les rêves sont venus et les cauchemars sont advenus et les pieds ont trébuché sur les petits débris de pierre qui côtoyaient en leur silence un puits retiré en son eau profonde et un cauchemar est advenu au sommeil et celle qui NUNC est et qui n'était plus dormait alors en son maintenant et oubliait qu'elle était ancienne et voyait l'événement

de ses événements et elle se vit dans le puits cherchant l'eau qui était du lait cuit et elle vit qu'elle était entrée dans l'obscurité avec son cou et il y avait le seau car elle cherchait de l'eau et la corde était un cordon ombilical qui la reliait à sa mère et l'album de photo apparut alors à la lumière et tirait la corde pendant qu'elle riait d'un rire qui venait du ventre et l'ombilic noué à la corde qui liait son alliance se secouait mais l'eau était une mère, un père, elle était une sœur qui était et qui NUNC n'est plus alors elle s'est défaire et elle est tombée en bas, dans le ventre, dans l'eau, dans la pré-mère et la mère veille sur sa nuit. Le mur est allé vers sa hauteur et les images se sont, de l'apparaître, retirées vers le taire dans le négatif silencieux, et l'acide qui a effacé la lueur est devenu un liquide gluant d'oubli.

Dans l'éveil c'était lui qui tirait la corde accrochée au seau suspendu à elle, à son ventre, à son nombril, et il la tirait à lui, à son odeur, et il l'inscrivait sur la petite étendue noire qui gît au fond dans le creux qui contient toutes les choses avant qu'elles ne soient, et le voilà c'est lui qui a l'âge de son secret, et c'est lui qui l'a sculpté afin de la rendre à son visage à elle. Puis une seconde avant que commence le commencement il s'est levé, pendant qu'elle était encore une graine et juste avant qu'elle devienne la fille de sa mère et juste avant que tu ne sois celui qui m'a enfanté et que tu me sois devenu au lieu de la mère, mère.

C'est ainsi que je nomme le sein du père. La mère demeure dans une mémoire d'avant la mémoire.

Pour cela j'étais sans toi une étendue noire sans inscription.

Pour cela j'attendais ton retour de tous les voyages pour crier comme un nourrisson picorer comme un poussin têter comme un bébé nager de nouveau dans l'eau du puits voir après la thébaïde la lumière jouir du lait dans une timbale d'or me rassasier de douceur dans un gobelet de cristal.

Pour cela je suis de toi

Pour cela je ne vois pas la lumière si je ne te vois pas et je ne me désaltère que de tes mains et de ta poitrine et je n'appartiens qu'en ta présence et je ne suis fille de ma mère que parce que tu es ma mère maternante et matricielle.

« O serviteur si tu m'as vu et tu t'es endormi, tu n'es pas de moi et je ne suis pas de toi » (Al Niffari)

« O serviteur fais pour moi de ta maison une patrie comme tu as fait de ton cœur une patrie pour mon évocation » (Al Niffari)

Sur la mer de Platon

Nous nous sommes tenus

Sous les torrents de pluie

Nous avons quitté

Notre maison blanche

Le chagrin était dans la ville déserte et les passages

La ville était abandonnée, elle se tenait debout après la chute de ses cheveux et elle se lavait de ses pierres

Son or brillait au rayon qui venait de sa tête

La ville désertée fut chauve

Elle nous disait moi

Moi je sais qui je suis

Moi je connais ma mère, le théâtre de ma naissance c'est moi

Je suis une ville qu'un tremblement de terre a effacé

Et que les mains de plus d'un homme ont ressuscitée

Je les ai mises sur les passages puis ils sont partis pour leurs demeures

Puis je suis devenue moi la ville depuis deux siècles ici sans hommes et sans enfants

Une ville à la face de pierre

Je porte mon nom

Seulement

Sur une île dans la mer blanche

Drapée d'une robe d'or transparent, mouillée d'eau

J'attends le prince qui vient du livre

Du récit et du jasmin avec la pluie

Je ne supporte pas le claquement des pas qui foulent ma place après que les humains m'ont laissée à mes cheveux de pierre

Et après que durant deux siècles j'ai fixé les collines qui m'encerclent

Et que j'ai tu les murmures entendus dans mes flancs et au bas des murs depuis lesquels je suis qui je suis

Les murmures d'amants égarés

Ou d'amants qui montent lentement de cet abîme

Ou d'amants qui repoussent loin d'eux la vision de la fin

Après que j'ai dormi dans mes passages deux siècles durant

Le claquement des pas me fait mal, le disque solaire est de pierre et une fleur et une icône rouge habitent mon cœur où le sang allait avec le vent, la tempête

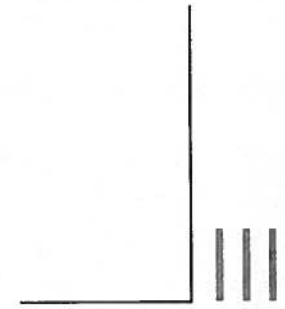
m'emmènerait peut-être jusqu'aux paumes de ses mains

Où je danserais, et je serais petite, petite, et je porterais les clés et mes doigts

Et nous ajournerons nos noces jusqu'au-delà du temps

après que nous aurons traversé le mur qui délimite les fins de l'infini en bleu
Un mur qui se tient derrière la voie lactée au bord d'un lac de mercure
Et nous rencontrerons alors les morts
Afin de ne pas mourir
Derrière le mur du temps nous tomberons à nouveau dans le cœur de la ville
de pierre et nous aurons une maison ceinte d'un jardin blanc et des verres de
cristal et un oranger
Et une fontaine au sommet de la montagne
Et une plage donnant sur la mer des lieux
Et un poème que nous écrirons avec l'écho des pas
Avec les éclats de verre colorés
Lorsque toutes les choses seront une et seule chose
Des choses ultimes
A la fin
Une maison, une seule
Qui ait un large balcon donnant sur le non-temps.

Traduction Zeinab ZAZA et Jacques DERRIDA



Questions génériques : les langues des arts